

Le jour d'avant les jours

« – Les tentures s'ouvraient de deux façons différentes : le premier rideau, d'un violet presque noir, disparaissait à droite et à gauche de la scène. Le second était rouge sang, lourd, maculé de taches inquiétantes. Il remontait vers un plafond si haut que mon cou ne se tordait pas assez pour le voir. Et une scène vide qui chutait vers le fond. Il n'y avait aucun acteur, pas de décor, une simple lumière qui tombait de nulle part et éclairait à peine plus qu'un flambeau. Une rumeur rampait, venant de derrière, passait à côté de moi et grossissait pour éclater sur la scène : les bruits et les cris d'une bataille, les échos d'un conflit au fond du gouffre. Le spectacle du vide me glaçait. Il me parlait une langue inconnue qui me rendait malade : le vertige serrait mon crâne et la nausée me tétanisait. La réalité se réduisait à cette mise en scène qui me torturait, moi et personne d'autre. J'étais tellement seul dans cette salle, assis sur un fauteuil dur et grinçant, qui ricanait de ma souffrance. Je me levais péniblement, tremblant de malaise, pour m'approcher. Je voulais arrêter tout ça, donner vie à ce charnier invisible, mais je me suis écroulé sur la scène sale et pleine de poussière. Des pleurs se mêlaient au grondement lointain de la guerre. Je mourais de tristesse, en bordure d'un monde qui s'enfonçait de plus en plus loin, jusqu'au silence.

La rumeur de la rue revenait à la surface.

– Voilà, c'est tout, reprit l'homme. J'ai fait ce rêve trois fois en deux nuits.

– Hum... Trois fois en deux nuits ? Comment fait-on un rêve trois fois en deux nuits ?

– En le faisant deux fois la même nuit.

– Ah, c'est ça...

– Que comprendre ?

– À la répétition ?

– Non au rêve, au sens du rêve.

– Vous êtes le seul à pouvoir comprendre.

Les deux hommes se faisaient face, séparés par un coin de bureau. Un nuage passa, la pièce s'assombrit. Le psychanalyste, un homme grand aux cheveux blancs, alluma une lampe verte, créant des ombres théâtrales. Il fixait son patient sereinement à

travers ses lunettes rondes cerclées de métal, attendait les mots suivants :

- Vous ne m’aidez pas !
- Vous aider à quoi ?
- J’en ai assez de ces questions qui fuient !
- Fuir ? Non, je ne fuis pas.
- Pourquoi ne m’aidez-vous pas à comprendre ce rêve ?
- Voilà deux fois que vous me le racontez. Peut-être aurez-vous besoin d’une troisième fois, qui sait ?
- Je suis bien d’accord avec vous : qui sait, ici ?
- Vous êtes le seul à savoir, moi je suis le gardien du temps.

Il tourna son poignet, consulta sa montre :

- D’ailleurs...
- Il est temps de se quitter, bien sûr, dit l’homme, les mâchoires serrées.

Le psychanalyste se leva lentement, déploya son grand corps, précéda son patient jusqu’au couloir, le congédia en lui tendant la main. Brun, plus petit, l’homme la lui saisit et le fixait, rageur :

- Au revoir, dit-il.
- À bientôt, Monsieur Liener, répondit le psychanalyste.

Il ferma doucement. L’homme, seul, ouvrit la porte palière. Il la claqua moins fort qu’il ne voulût vraiment.

Sur le trottoir gras d’une rue parisienne, l’homme fouilla ses poches, en sortit un téléphone cellulaire éteint. Il l’alluma. Moins de trente secondes passèrent avant qu’une sonnerie ne retentît. La voix de basse du lieutenant Duclos résonna :

- Capitaine Liener ?
- Oui, Lieutenant.
- Une patrouille du dix-huitième a levé une sale affaire.
- Quel genre ?
- Notre genre, Monsieur.
- Où ça ?
- Dans un immeuble en démolition près de Barbès.
- Je ne suis pas loin, cinq minutes à peine. J’ai besoin de prendre l’air. Je m’y rends à pied, directement.

- On se rejoint où, Capitaine ?
- Devant la bouche de métro station Barbès, lieutenant.
- Le métro est aérien à cet endroit, Monsieur.

Le capitaine Liener soupira.

- Devant l'entrée alors...
- Laquelle, Monsieur ? Il y en a quatre à cette station.
- Vous me reconnaissez, lieutenant ?
- Oui, Capitaine.
- Alors à tout à l'heure.

Le capitaine Liener raccrocha et leva les yeux vers une fenêtre vaguement éclairée de vert au troisième étage d'un immeuble voisin. Il serra les dents et partit en direction de la rue Lafayette.

Marcher dans les rues lumineuses de juillet lui avait rendu un sourire un peu triste. Posté au coin nord du carrefour Barbès – La Chapelle, il observait, amusé, les trafics qui s'organisaient sous le pont du métro : des montres, des ceintures, des lunettes de soleil, toutes de marques prestigieuses, toutes fausses. Il avait repoussé fermement deux gosses qui tentaient de lui vendre des cigarettes roumaines. Agressifs, ils ne l'avaient abandonné qu'au moment où il avait fait briller son insigne accroché à la ceinture. Les gamins avaient déguerpi aussi vite qu'ils le pouvaient et faisaient circuler l'information à tous les escrocs minables qui officiaient aux alentours. « Merde, belle couverture... »

Un coup de klaxon discret le héla : le lieutenant Duclos l'avait aperçu. Le capitaine Liener le rejoignit dans le véhicule banalisé.

– Ils sont tous excités, qu'est-ce qu'ils ont ? demanda Duclos.

- Ils savent que je suis flic.
- Vous leur avez dit ?

Le capitaine soupira.

- Alors, où c'est ?

Le lieutenant Duclos sortit un papier griffonné de la poche de sa chemise, le tendit à son supérieur :

- L'adresse est indiquée ici.

– Au coin de la rue Saint-Luc et Saint Mathieu, lut Liener.

– Nous y serons dans cinq minutes.

Le capitaine plongeait dans de sombres pensées. Du coin de l'œil, le lieutenant comprit qu'il lui valait mieux entretenir le silence.

Désiré Duclos gara la voiture devant un immeuble en démolition, partiellement muré, haut de cinq étages. Un policier en uniforme, posté devant la porte, tournait la tête nerveusement. Le lieutenant sortit, s'adressa à l'homme en faction, fit signe au capitaine qui les rejoignit.

– Capitaine, salua le sous-officier.

– Bonjour, répondit-il. Qui est là-haut ?

– Le chef de patrouille qui vous attend.

– La Crime est là ?

– Non, Capitaine.

– Le labo non plus ?

– Non, Monsieur.

– Bien, ne laissez personne monter.

– Oui, Monsieur.

Le capitaine s'engagea dans les escaliers dont une bonne moitié manquait. Des plaques de peintures jonchaient le sol, le plâtre des murs était poreux.

– À quel étage, Duclos ?

– Au dernier, Monsieur.

– Comme toujours.

Ils montaient lentement, faisaient craquer le bois à chaque pas. Au palier du cinquième étage, un policier attendait, figé. Il était blême, une odeur de lait caillé lui collait à la peau : il puait la terreur.

– Capitaine Liener, salua-t-il.

– Lieutenant.

– Voilà, c'est là, la porte à gauche, enfin il n'y a plus de porte, mais c'est à gauche. Je dois rentrer au commissariat faire un rapport sur l'intervention donc je...

– Pas de rapport, le coupa Duclos.

– Pas de rapport ? demanda-t-il, regardant le capitaine.

– Non. Racontez-moi comment vous êtes arrivés là, ça suffira amplement, confirma Liener.

– En détail, ajouta Duclos. S'il vous plaît.

Il sortit un carnet et nota. Le chef de patrouille commença :

– Je suis arrivé au commissariat vers sept heures trente pour prendre mon service à huit heures.

– Depuis combien de temps êtes-vous dans la police, lieutenant ... ? questionna Liener.

– Le Galland, lieutenant Le Galland...

– Depuis combien de temps ?

– Depuis cinq ans, Capitaine.

– Continuez.

– Mon équipe de patrouille est formée des deux jeunes brigadiers Jamy et Monge et moi. Nous sommes partis du commissariat...

– Celui de la Goutte d'Or ?

– Oui, Monsieur. Nous en sommes partis vers huit heures trente. On a patrouillé normalement une bonne heure et puis on a reçu un appel du central, qui nous demandait de passer chez un particulier du nom de ...

Le lieutenant Le Galland sortit son propre carnet.

– Beusch, habitant rue Saint-Mathieu. Nous sommes arrivés sur place vers dix heures. L'homme occupe un atelier d'artiste au dernier étage, il est peintre. Régulièrement il travaille tard et la nuit précédente, il dit avoir été témoin de faits inhabituels : au dernier étage de l'immeuble d'en face, celui-ci donc, il a vu une lumière briller et des ombres passer devant. Il nous a dit avoir trouvé ça curieux, car l'immeuble est désaffecté depuis des mois et d'après lui, à moins de casser les murs, il n'y a pas d'accès.

– Et à quoi avez-vous pensé à ce moment-là ? demanda Duclos.

– Ben, j'ai cru qu'on allait déloger des squatteurs. C'est un exercice habituel ici, vous savez.

– Et au lieu de ça, vous avez trouvé quoi ? interrogea Liener.

– Je vous laisse découvrir, Monsieur. Moi, je ne retourne pas là-dedans.

Il fit mine de descendre les escaliers.

– Un instant, lieutenant. Où est le troisième homme de patrouille ? J'ai vu l'homme de faction en bas, vous ici, il en manque un, conclut Liener.

– Il est dans la voiture, Capitaine. Il est monté avec moi et il a pris peur. Je crois ... qu'il s'est enfermé dans notre véhicule.

– Duclos, accompagnez le lieutenant Le Galland jusqu'à ses collègues et assurez-vous de l'état de santé de ces trois hommes.

– Bien Capitaine.

Les deux hommes descendirent les escaliers lentement. Le capitaine Liener entendit s'engager la conversation entre Duclos et les deux agents de patrouille. Il avança vers l'entrée béante. Le chambranle n'avait plus de gonds, arrachés à même le bois. Les peintures étaient blanches et propres, refaites il y a peu. À droite une pièce longue et étroite, « La cuisine, je suppose ». Le capitaine Liener avançait d'un pas, entraperçut ce qui avait causé la terreur des policiers. Il grogna et recula. Il fouilla sa veste, en sortit un petit dictaphone numérique.

– Le sept juillet deux mille huit, onze heures quarante-cinq. Nous sommes dans un immeuble au coin de la rue Saint Mathieu et Saint Luc dans le dix-huitième. Cinquième étage. Vérifier l'adresse exacte de la maison. J'entre dans la pièce où les faits se sont passés. Oh, merde... Mais qu'est-ce que c'est que ça ?... Le corps d'un homme totalement épilé, cloué au mur, la tête en bas. Ses membres sont inclus dans un pentagramme inversé dessiné et ... oui c'est aussi sculpté à même le mur et peint avec ... du sang ? À confirmer. L'homme est nu, manifestement mort, ses artères carotides sont sectionnées, très proprement. Où est le sang ? Il n'y a aucune trace de sang dans la pièce. Faire venir l'équipe. Les deux yeux sont cousus par du fil médical et j'ai l'impression... oui, à la vache, sur des orbites vides. Putain, ça veut dire quoi ? Il semble avoir une espèce de tatouage sur le torse, c'est étrange... une carte, une sorte de plan pour quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Et là, sur son tibia droit, c'est un clou qui passe dans sa jambe avec un anneau du genre à enchaîner...

– Capitaine ? Capitaine ?

Le lieutenant Duclos entra dans la pièce, ses yeux s'agrandirent, il se signa, murmura une prière protectrice. Son

teint métis avait perdu en éclat, il était presque gris, les yeux humides.

– J’ai... J’ai... (il déglutit...)

Le lieutenant Duclos ne pouvait pas détacher son regard du corps.

– J’ai...

– Sortons, lieutenant.

– Oui, Capitaine.

Marchant à reculons, il sortit de la pièce à tâtons.

– Vous, quoi Lieutenant ?

– J’ai (Il déglutit et soupira) interrogé les hommes, consigné leurs noms et matricules.

– Ils parleront ?

– Je ne crois pas, Capitaine.

– Pour quelle raison selon vous ?

– Personne ne croira ce qu’ils diront.

– Ah oui ?

– Monsieur ...C’est terrifiant.

Une fois dans la rue, au grand air de juillet, le lieutenant Duclos retrouvait couleurs et esprit.

– Il faut appeler les autres, Capitaine. Nous avons besoin de faire des analyses et de leurs jugements.

– Je suis d’accord.

– Nous devons également interroger l’homme qui dit avoir vu la lumière cette nuit.

– Que pourrions-nous savoir de plus ? demanda Liener.

– Nous cherchons autre chose que des squatteurs, Monsieur. De nouvelles questions amèneront de nouvelles réponses.

– Où sommes-nous exactement ?

– Nous sommes rue Saint-Luc. Je vais vérifier les numéros précédents.

Le lieutenant s’éloigna de l’entrée de l’immeuble, remonta la rue. Le téléphone du capitaine sonna :

– Liam ? demanda une voix féminine.

– Oui, c’est moi.

– Je voulais te prévenir que je ne serais pas là ce soir.

– Ah... Tu rentres tard ?

– Non, je ne dors pas à l’appartement.

– Tu ne...

– À demain, Liam.

Comme toujours, elle raccrocha la première. Le lieutenant revenait, notait quelques indications sur son carnet.

– Nous sommes au quinze de la rue Saint-Luc. Un souci, Monsieur ?

Liam Liener tenait toujours son téléphone, perdu et triste. Il inspira une douloureuse bouffée d'air après une longue apnée.

– Bien. Je vais remonter prendre quelques photos. Pouvez-vous appeler les autres, Désiré ? Ah oui, et passez-moi les clefs de la voiture, s'il vous plaît.

– Oui, Monsieur.

Le capitaine Liener se dirigea vers le véhicule de fonction, l'ouvrit, en sortit un appareil photo reflex numérique. Il rendit les clefs au lieutenant Duclos qui téléphonait :

– ... oui, c'est du sérieux. Le capitaine vous attend au plus tôt. Je te répète l'adresse : quinze rue Saint-Luc dans le dix-huitième. -Merci, Capitaine. -Quoi ? Mais non pas à toi, et apporte les outils nécessaires et oui ...

Liener disparut dans l'immeuble.

Un instant sur le palier, il respira profondément, sortit de nouveau le dictaphone. Il entra dans la pièce et posa l'enregistreur à même le sol. Il vérifia le bon fonctionnement de l'appareil photo. Il dictait d'une voix forte et prenait des clichés.

– Deuxième visite à notre hôte. Le spectacle est toujours aussi pénible. Alors, l'homme a une cinquantaine d'années, guère plus, type caucasien. Le côté face du corps possède avant examen approfondi deux marques distinctives : ce curieux plan sur la poitrine, il y a des noms dessus, c'est écrit à l'envers, tiens donc. Où est le miroir ? Il y a des marques sur le mur en face, à vérifier et cette tige de métal transperçant l'avant-jambe droite, je parierais pour un passage dans le tibia. L'acier est lourd, avec un anneau de chaîne. Où est le reste de la chaîne ? Ah, sur le mur, il y a des traces de frottements métalliques et un trou sur le plancher. Il était attaché ici. Il n'y a pas de marques de coups ou de maltraitance sur le corps. Pouvait-il être consentant ?

Liam Liener leva les yeux, examina la pièce, s'approcha de la fenêtre. « C'est étrange, je ne vois aucun atelier d'artiste d'ici. Où vit ce type qui dit avoir vu la scène ? »

Il dicta :

– Retrouvez le nom et l'adresse du témoin oculaire.

Il sortit de la pièce, fit une dernière fois le tour de l'appartement vide. « J'ai le sentiment de louper quelque chose. Merde. »

Il reprit son dictaphone et sortit de l'immeuble. Le lieutenant Duclos attendait sur le trottoir.

– Vous fumez toujours, lieutenant ?

– Oui, Monsieur.

– Offrez-moi une cigarette.

Surpris, Duclos présenta son paquet et son briquet. Liam Liener aspira lentement la première bouffée et rendit le tout à Duclos.

– Merci, lieutenant.

Ils restèrent là, immobiles.

– Ils devraient arriver dans quinze minutes, Monsieur.

Le temps de prendre le nécessaire. Je leur ai expliqué rapidement de quoi il s'agissait.

– Hum, hum.

– Je me demande comment on va le décloser du mur sans rien casser.

Le capitaine Liener retint un sourire.

– Et puis il faudra sécuriser l'entrée de l'immeuble. Dans le quartier, quand ils voient des flics roder, les gens posent des questions et fouinent. Ils sont d'une curiosité malade. Et bavards en plus.

– Dites-moi lieutenant, quand je vous ai recruté, vous parliez autant ? demanda Liener.

– Oui, Monsieur. Vous m'avez même dit que ça vous permettait de penser. Je parle comme ça depuis l'âge de deux ans. Ma pauvre mère était épuisée tous les jours que Dieu nous a permis de passer ensemble. Paix à son âme. Mais vous savez, je peux rester silencieux aussi.

– Je sais, Duclos. Je sais.

Liener écrasa sa cigarette. La tête lui tournait légèrement, une vague nausée lui chatouillait l'estomac. Une camionnette blanche aux vitres teintées fit des appels de phares.

– Les voilà, lança Duclos.

Le véhicule se gara à leur hauteur. Une musique sourde et caverneuse frappait l'air alentour. Le son se coupa, le moteur s'arrêta. Une jeune femme ouvrit la portière passager.

– Bonjour, Patron.

– Bonjour, Claire.

– Aussi vite qu'on a pu.

Le conducteur descendit du véhicule : un géant blond dépassant de deux têtes le toit de la camionnette.

– Salut, Chef. J'ai pris tout ce qui était utile d'après Désiré. On décharge tout et on grimpe voir ?

Son sourire brillait de joie.

– Enfin de l'action, pas vrai Kyrill ? demanda Liener au géant.

– Oui Chef ! dit-il en se tapant les mains.

– Toujours comme ça... fatigant, souffla la jeune femme.

Elle ouvrit les portes arrière et tous déchargèrent des caisses closes et neutres.

– Quel étage ? demanda Kyrill une lourde valise pendue à chaque bras.

– Le dernier comme toujours, lança Désiré.

Ils vidèrent la camionnette rapidement, Claire verrouilla les portes du véhicule.

Arrivé sur le palier, le capitaine Liener les arrêta :

– Je m'en voudrais de refroidir votre enthousiasme, mais ce qui s'est produit ici dépasse de loin tout ce que nous avons traité avec la Brigade.

– No problemo, souffla Kyrill.

– Fini les histoires de revenants à la petite semaine, les profanateurs débiles du samedi soir. Nous avons là une scène de rite, ordonnancée par des initiés sachant rester dans l'ombre.

– Combien de personnes avant nous ? demanda Claire.

– Trois agents de patrouille et moi.

– Beaucoup trop.

– Je sais. Mais, nous avons juste le choix de bien faire notre travail ou non.

– Et c'est quoi notre travail, Chef ? ironisa Kyrill.

Liener le regarda sans amusement.

– Fatigant, grommela Claire.

– Allons-y, lança Duclos en serrant les dents au souvenir de sa première visite.

Ils entrèrent dans la pièce et leurs souffles disparurent. Le poids et la dureté de la scène écrasèrent chacun de leurs gestes. Sans un mot, ils obturèrent la fenêtre d'un plastique noir, prélevèrent les quelques particules éparées sur le plancher, aspirèrent les brins de poussières de chaque recoin dans des tubes stériles. La noirceur alourdissait leurs esprits : la densité de l'horreur les accablait, mais lentement émergeant d'une lourde aphasie, ils formulèrent des hypothèses de travail :

– Faudrait un moulage complet du pentagramme pour l'étudier, dit Kyrill en examinant le cercle. Ces symboles, je les connais : runiques, alchimiques et quelques-uns astronomiques. À première vue, je parie que c'est une porte.

– Et pour passer au travers, il faut y être cloué ? demanda Duclos.

– Va savoir. J'ai pas essayé.

Claire examinait la pièce sous une lumière phosphorescente.

– Pas de sang, aucune trace.

Elle tourna la lampe vers l'autre mur :

– Là non plus.

Elle se déplaça dans l'appartement et conclut :

– Pas de sang ici. Où est-il ?

– La capacité sanguine varie selon les individus, mais lui, il est costaud. Il devait contenir cinq bons litres, estima Kyrill. Peut-être cinq et demi.

– ... qu'il faut évacuer et transporter, dit Duclos.

– Avec un bidon, ça suffit, proposa Kyrill.

– Non pas d'accord, objecta Claire. Dans un bidon, le sang sèche très vite, il s'asphyxie. À quoi servent cinq litres de sang mort ?

– À rien, lança le Capitaine Liener. À rien. Si nous ne trouvons pas de trace, c'est que ce sang a beaucoup de valeur. Ils doivent le garder précieusement. Mais pour faire quoi ?

Duclos s'approcha du corps

– Ce type-là n'a plus d'yeux...

– Oui je l'avais déjà consigné, dit Liener.

– ... et cette carte, je la connais.

– Quelle carte ? demanda Claire.

– Sur sa poitrine, elle est tatouée à l’envers pour la consulter dans un miroir ou dans l’eau d’un fleuve. Mais pas n’importe quel fleuve...

– Coupe pas les poils en quatre, Désiré, grogna Kyrill.

– C’est la carte des Enfers. Ceux de Virgil, annonça Duclos.

– Tiens donc, dit Liener.

– Faut analyser l’encre qui a servi, dit Kyrill. Pour retrouver le tatoueur.

Duclos regarda le tatouage à la loupe :

– Fais-le si tu veux, mais tu perds ton temps. Ce n’est pas de l’encre qu’il a sous la peau. Ça ressemble à du sang non coagulé pour rougeoyer comme ça.

– Il faut décrocher le corps et l’emmener au labo. Qui a une idée pour l’enlever de là et garder le pentagramme intact ? questionna Liener.

Tous reculèrent d’un pas, examinèrent la situation.

– Seulement quatre clous, annonça Claire.

– Peut-être avec un aimant électromagnétique pour sortir les clous du mur et de la chair, proposa Duclos.

– Non, il faut l’examiner très vite, déclara Kyrill. Moi, j’arracherais les clous à la tenaille.

– Manière forte, comme toujours, dit Claire.

– Le risque de dégrader le mur ? demanda Liener.

– Important, annonça Duclos.

Il toucha le revêtement un peu plus loin.

– C’est une sorte de plâtre.

Il se tourna vers une valise, en sortit un petit marteau et deux sacs en plastique transparent. Il frappa sur le mur, le plâtre se détacha.

– Hum, c’est vieux et en mauvais état. Comment ont-ils pu sculpter là-dedans ?

Il glissa les débris dans le sac qu’il ferma et se rapprocha du pentagramme. Il frappa doucement. Un son minéral et clair s’éleva.

– Ça alors...

Tous s’approchèrent.

– Non, ne touchez pas ! gronda Duclos. Je ne sais pas encore ce que c’est !

Il frappa à nouveau.

– C'est de la roche...

Il examina à la loupe.

– Je ne sais pas. Il m'en faudrait un morceau pour analyse, dit-il.

– Alors que je le casse ou non, y a plus de problèmes ! tonna Kyrill.

Il tenait une curieuse tenaille inversée, permettant de travailler en force et précision. Il sortit le premier clou de la main droite sans difficulté, l'observa :

– Un acier rare, les gars. Trempé beaucoup de fois.

Il sortit celui du pied gauche tout aussi facilement.

– Bon, faut le tenir maintenant, sinon il risque de me glisser des pattes.

Six mains gantées de caoutchouc saisirent le corps. Le clou du pied droit sortit du pentagramme sans effort. Lorsque Kyrill s'approcha de la main gauche, il fanfaronnait :

– Trois clous en trois minutes et sans casse. Je vous parie qu'on boit le café à la Brigade dans un quart d'heure.

Il saisit la tête du dernier clou et tira.

– Et ben quoi.... C'est la Hache de Perun qui a enfoncé celui-là ?

Des quatre membres de la Brigade, Kyrill n'était pas seulement le plus grand, le plus blond et le plus russe. Sa force colossale dépassait l'imagination, un phénomène naturel auquel Liam Liener ne connaissait aucun équivalent. Les muscles ronds du géant russe gonflaient sous l'effort, emplissaient la très large chemise. Une fine sueur coulait à son front. Les trois autres tenaient le corps, le regardaient inquiet.

– Tchiort ! Ce clou ne bouge pas d'un cheveu.

Il cessa de tirer dessus.

– Que fait-on maintenant ? demanda Duclos.

– Kyrill, prenez ma place, ordonna Liener. Il faut trouver une solution et vite.

– Ok, Chef.

Seul, le géant retint le corps d'une seule main.

– Autre chose que la force, proposa Claire.

– Essayons de chauffer l'acier, dit Duclos.

– L'acier se dilate quand il est chaud. C'est pas ça qui va aider, objecta Kyrill.

– Si l’acier est aussi pur que tu le crois, son écart volumétrique est très faible à la chauffe, mais il aura élargi l’encoche sans rien détériorer. De retour à sa taille ordinaire, il sortira plus facilement.

Duclos ouvrit une nouvelle valise, en sortit une résistance bleutée.

– Ça va aller vite. Claire, où est ma batterie, s’il te plaît ?

La jeune femme lui indiqua une autre boîte plus petite, sans serrure. Désiré brancha le cordon électrique dans une prise sombre sur le côté de la valisette. Un reflet rouge irradiait de la résistance que Duclos appliquait directement sur la tête du clou. Moins d’une minute s’écoula avant que résonnassent de sinistres craquements.

– L’acier casse la pierre. C’est bientôt fini.

Un dernier grincement minéral puis Duclos coupa l’alimentation. Il prit la tenaille et ôta le dernier clou sans difficulté. Le géant russe saisit le corps par les deux pieds et le plaqua au mur. Duclos ramassa les particules de roche qui s’étaient effritées. Claire étendit un plastique opaque sur le sol où Kyrill posa le cadavre.

– Bien, les félicita Liener. J’appelle le labo pour qu’ils nous réservent au moins trois heures cette après-midi. Emballez le corps pour l’aveugler. Claire, faites un moulage du pentagramme en quatre sections. Prélevez un échantillon de peinture. Ah oui, je dois aussi sécuriser l’accès à l’immeuble. Il faut qu’on soit parti dans une heure maximum.

– Bien Chef ! Dans un chœur à l’unisson.

Liam Liener sortit de l’immeuble, le téléphone à la main.

– Oui c’est Liener. Tu peux me passer le labo ? Merci. Oui, ça va bien. À tout à l’heure.

– Labo, j’écoute !

– Patrick, c’est Liam.

– Salut.

– T’as pas l’air heureux de m’entendre...

– Je te connais quand tu m’appelles, c’est que tu veux l’impossible.

– Tu es devin. Tu sais que je recrute ce genre de profil à la Brigade.

– Intégrer ton équipe de fous bizarres ? Non, merci. Je n’ai aucune envie qu’on se foute de moi dans les couloirs.

– Ils sont jaloux, c'est tout.
– Si tu le dis... Que veux-tu Liam ?
– Un labo tranquille pour cette après-midi.
– Et puis quoi encore ! Tu rêves mon gars. Des enquêteurs attendent leur tour depuis des semaines et toi tu pointes, comme toujours, avec une histoire de macchabées moisis. Tu ne respectes aucune procédure. Non, mon gars pas de labo, pas cette fois.

– Tu m'obliges à être désagréable, Patrick.
– C'est ta nature, Liam, je n'ai rien à voir là-dedans.
– Dans cinq minutes, tu as le coup de fil qui va bien.
– Tu fais chier, Liener. Au moindre problème, tu fais sonner le Saint-Esprit. Je suis sûr que dans la cour de l'école, c'était déjà comme ça, pas vrai ? T'es rien qu'un petit merdeux prétentieux.

– À quelle heure mon équipe peut-elle débarquer ?
– Tu es détestable, Liener.
– À quelle heure ?
– Seize heures tapantes. Au moindre retard, je m'en fous, Saint-Esprit ou pas ...

– Merci Patrick, c'est bon d'avoir des amis.
– Connard

Liam raccrocha le premier. Il composa un nouveau numéro.

– Bonjour, Capitaine Liener à l'appareil. Oui ça va. Merci. Votre patron est là ? Oui je patiente. Ok.

Liam Liener leva les yeux sur un marchand de tabac. Il s'y dirigea d'un pas serein, entra, le téléphone à la main.

– Bonjour, Monsieur.
– Un paquet de Marlboro souple, s'il vous plaît. Et une boîte d'allumettes.

– Cinq euros cinquante.
– Merci

Il sortit, remit son téléphone à l'oreille.

– Toujours en ligne ? Ok, je rappelle dans trois minutes.

Il alluma une cigarette, rejoignit l'entrée de l'immeuble. Son téléphone sonna.

– Liam ? demanda une voix féminine.
– C'est moi.

– Écoute, je passerai demain à l'appartement prendre quelques affaires.

– Ah bon...

– J'ai besoin de prendre un peu de distance.

– Tu seras à la maison vers quelle heure ?

– Pourquoi, tu n'y dors pas ce soir ?

– Je ne sais pas. Une nouvelle enquête.

– Je vois, dit la femme.

– On pourrait prendre le petit-déjeuner ensemble. Ça te dit ?

– Liam, je ne crois que ce soit une bonne idée, et puis...

– Attends, j'ai un double appel. (Il changea de ligne).

Liener, j'écoute. Oui, c'est pour sécuriser un immeuble en démolition. Au plus tôt. Non, c'est trop tard. J'en ai besoin maintenant. Si c'est important ? Vous voulez une preuve de l'importance ? ... Bien. On vous attend avant de partir. Oui au quinze rue Saint-Luc dans le dix-huitième. C'est ça. Merci. (Il reprit la première ligne). Allo, Sophie, excuse-moi, je ...

– Bip, bip, bip, bip...

Il écrasa sa cigarette, remonta rejoindre l'équipe.

Quatorze heures sonnèrent alors que la camionnette et la voiture banalisée bifurquèrent dans une rue tranquille de la capitale. Les deux véhicules s'engouffrèrent dans une simple porte cochère donnant sur une barrière. Un policier en faction les salua, une légère ironie dans le regard et leur permit d'accéder. Les deux voitures descendirent par une rampe au sous-sol. Kyrill parqua la camionnette près du quai technique du laboratoire, Désiré stationna plus loin dans le parking. Liener et Duclos rejoignirent Claire et le Russe.

– Lui, un de ces quatre, je vais lui faire ravalier son sourire à la con, grommela Kyrill, en déchargeant les caisses.

– Hum, hum, soupira Liam.

– Pourquoi vous laissez un flic de merde se foutre de notre gueule ? siffla Kyrill entre ses dents, passant les valisettes à Claire et à Désiré.

– « Parle avec le maître, ne gronde pas avec le chien », dit Claire.

– Ta phrase la plus longue de la journée, sourit Désiré.

Deux hommes du labo aidèrent Kyrill à sortir le corps du compartiment réfrigéré de la camionnette. Ils l'emportèrent sur un chariot métallique. Les bras encombrés de valises et du moulage, Liam, Désiré, Kyrill et Claire attendaient l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent sur deux inspecteurs en civil.

– SOS exorcisme, j'écoute ? ricana l'un.

– Je vous appelle, car mon chien mort depuis trois ans me lèche les pieds toutes les nuits, imita l'autre d'une voix de fausset.

– Ne bougez plus, Madame, nous arrivons ! cria le premier.

Ils s'éloignèrent en riant grassement.

– Qu'est-ce que je disais..., souffla Kyrill

– Tous peureux, conclut Claire.

– Je suis d'accord, ponctua Liam.

Ils montèrent dans l'ascenseur, s'arrêtèrent au deuxième étage. Ils traversèrent de longs couloirs sombres. À l'extrémité du dernier : leur bureau. Une simple plaque apposée sur l'unique porte de la salle sans fenêtre annonçait la spécialité du groupe : E.A.E pour Enquêtes et Affaires Étranges. Jusqu'ici l'étrange se résumait à des délires psychotiques de vieux farfelus et de jeunes excentriques. Punaisée sur la porte, une photo pornographique où un comédien, portant des cornes et des sabots de bouc, sodomisait une comédienne déguisée en nonne. Une curieuse fumée sortait de leurs narines.

– Kyrill a raison, Monsieur, annonça Désiré. Il faut que ça cesse.

Il décrocha la photo, la froissa, tira la clef du local de sa poche et ouvrit. La pièce sombre était vaste et haute. Elle comprenait quatre bureaux, deux grands tableaux blancs et des panneaux de lièges sur lesquels il était aisé de punaiser des documents. Désiré jeta la photographie dans une corbeille déjà bien pleine de ce genre d'œuvres.

– C'est tous les jours, maintenant. Ça va mal finir, il ne faut pas être un oracle pour le prédire.

– J'ai compris, Désiré, coupa sèchement Liam. J'en parlerai avec le Colonel.

– Il encourage ses hommes, lâcha Claire.

– J'ai dit « Ça suffit ! »

La voix du capitaine claqua dans la pièce.

– Ils me font chier avec leurs puérlités, ne vous y mettez pas.

Il s'assit à son bureau, alluma l'ordinateur. Les trois autres se turent, déballèrent les échantillons, les rangèrent par catégories et les préparèrent pour les examens de laboratoires. Liam se leva, effaça les quelques mots écrits sur le tableau blanc.

– Bon. Voici le programme pour la fin de journée : nous avons deux heures avant de jouer au légiste au sous-sol. D'ici là, je veux les résultats des premiers tests sur tout ce que nous avons ramassé là-bas, ainsi que la peinture du pentagramme. D'ailleurs, Kyrill et Claire, vous assemblerez le moulage dans le bureau. Désiré, imprimez un exemplaire de la carte des Enfers de Virgile et affichez-la. Pour finir, que chacun écrive une question sur l'affaire. En espérant qu'elles nous sortent du brouillard. Je vais chez le colonel.

Il ramassa les images pornographiques dans la corbeille. Sur le pas-de-porte :

– Ah oui, la journée sera longue, pensez à manger.

Il sortit. Ils finirent de vider les caisses, les empilèrent dans un coin.

– Il se prend pour le Petit Père du Peuple ou quoi ? interrogea Kyrill.

– Pas eu de père, répondit Claire.

Désiré Duclos sourit.

Liam Liener se tenait devant le battant capitonné du plus grand bureau de l'immeuble. Il cherchait une respiration longue et profonde. Il frappa quatre fois. « Une fois de trop ».

– Entrez !

Il poussa la porte.

– Capitaine, c'est toujours un plaisir.

– Permettez-moi d'en douter, Colonel.

– Ah oui ? ttt, ttt, pourquoi dites-vous ça ?

Le colonel marquait l'orgueil du rang en plaquant sur sa bouche un sourire factice dès qu'il s'adressait à un subordonné. Il était si gros qu'il en était cylindrique, mais ses yeux crépitaient d'intelligence politique.

– Je vous rends ce qui fait croire à vos agents qu’ils sont des hommes, Colonel.

Liener défroissait la dizaine d’images pornographiques et la posa sur le bureau.

– Allons, allons, ce genre de représentations est interdit sur le lieu de travail, Capitaine. Vous devriez le savoir.

– Rappelez-le à ceux qui s’amusent en placardant ça sur la porte de la Brigade, Colonel.

– Êtes-vous sûr qu’il s’agisse de mes hommes, Capitaine ?

– Qui d’autre peut accéder au bâtiment, Monsieur ?

– Dans ce cas, et à l’avenir, faites-moi appeler lors de ce type de découverte, Capitaine.

– Bien, Colonel.

Liam Liener tourna le dos, sortit en fermant la porte. Il attendit quelques instants dans le couloir, le téléphone du colonel sonna. Il décrocha :

– Oui. Il sort de mon bureau. Si ça m’amuse ? Au moins, ça ne me rend pas triste.

Il rit deux fois grassement et raccrocha.

Sur le trottoir, aveuglé par la lumière forte de juillet, Liam Liener s’éloigna du bâtiment. Il alluma une cigarette et prit son téléphone. Il hésitait. Il tira trois bouffées et composa le numéro de Sophie.

– Allô ?

– C’est moi, dit Liam.

– Écoute, Liam, je t’ai déjà demandé de ne pas m’appeler au bureau. Et puis, on s’est déjà parlé deux fois aujourd’hui...

Sa voix était triste et lasse.

– Pour demain matin, tu passes à la maison vers quelle heure ?

– Je ne passerai pas Liam. J’ai pris mes affaires ce midi.

– Toutes tes affaires ?

– Presque toutes.

Il aspira une longue bouffée, la recracha.

– Tu refumes ? demanda-t-elle.

– Mais, Sophie, tu ne peux pas ...

– Ne recommence pas cette discussion, tu sais très bien ce qui ne va pas.

– Si ce sont les horaires, depuis qu'on est quatre à la Brigade, tu l'as vu, c'est bien plus facile.

– Ce n'est pas ça, Liam.

– Mais le reste, c'est pas grave, ça reviendra. C'est pas un problème.

– Pour moi si ! Tu as consulté un médecin ? Non, toujours pas. Tu attends quoi ? Que je parte ? Je suis partie, Liam. Tu peux faire quelque chose maintenant.

– C'est temporaire, tu le sais.

Les yeux de Liam s'embruèrent.

– Ça suffit, Liam.

Elle retenait le souvenir de mots plus durs.

– Ça suffit... répéta-t-elle.

La jeune femme sanglotait.

– Je ferai des efforts, Sophie. Tu as ma promesse.

– Liam...

Sa voix était brisée et profonde.

– Ça fait deux ans que tu promets. Deux ans sans me toucher, sans me regarder, deux ans d'une vie de nonne. Merde Liam, j'en peux plus, c'est simple, j'en...

Elle raccrocha. Liam écrasa sa cigarette, inspira longuement, entra dans l'immeuble. L'agent en faction claqua un salut parfaitement réglementaire.

Lorsqu'il entra dans le bureau, la Brigade était désertée, les échantillons mis sous scellés dans une boîte transparente. Seul Désiré avait écrit une question au tableau : « Les fous sont-ils des initiés ? » Il était le dernier arrivé dans la Brigade.

Liam l'avait recruté, il y a quelques mois, car il possédait une connaissance philosophique remarquable et était empreint d'un mysticisme innocent. Il pondérait au pessimisme fataliste de l'équipe. Aux premiers jours, il était le seul à sourire, puis par contagion, l'humeur de Claire s'allégea timidement. Grâce à lui, ils avaient trouvé enfin un positionnement de groupe, car jusqu'alors, ils boitaient et souffraient des difficultés de tous. La douleur les liait jusqu'au tréfonds. Désiré éclaircissait les sentiments de pénombre qu'ils entretenaient les uns pour les autres. « Je pars avant qu'ils ne reviennent. » Il écrivit au tableau : « Rendez-vous à 15h50 devant le labo avec les échantillons. Bon courage. » Signé LL.

Il sortit de l'immeuble et marcha d'un bon pas vers la station de métro la plus proche, s'y enfonça. Il émergea de la gare « Saint Paul », chercha un bar des yeux. Il avança de quelques rues, poussa la porte vitrée d'un établissement. Il commanda un café. Deux hommes entrèrent, le dévisagèrent puis disparurent derrière un rideau sombre à l'arrière de la salle. Liam finit sa consommation, la paya et se dirigea vers le fond de la pièce. Il entra. Un homme nu était agenouillé sur une table basse. Les deux hommes s'occupaient de lui : le premier lui présentait son sexe encore mou à sucer, l'autre lui lubrifiait l'anus avec la bouche. Le sexe du premier durcit rapidement, il passa derrière l'homme à genoux, enfila une capote et appliqua son gland contre le sphincter lubrifié. Le second mit son sexe dans la bouche de l'homme à quatre pattes qui grogna lorsque le premier le sodomisa. Ce petit jeu dura de longues minutes. Liam ôta son pantalon et son slip. Il s'approcha du trio qui se figea un instant.

– Qu'est-ce que tu proposes ? lui demanda l'homme agenouillé.

– Je viens sous toi, dit Liam.

– Ok.

Liam s'installa sur le dos, l'homme se mit de nouveau à quatre pattes, son sexe lourd sur les lèvres de Liam qui l'aspira sans attendre. L'homme le suçait en retour. Les deux hommes debout reprirent leurs activités, sodomisant l'un et préparant l'anus de Liam qui soupira lorsque l'homme le pénétra sans ménagement. D'autres hommes arrivèrent, spectateurs, se masturbaient, tout près d'eux. Les sexes des hommes grossissaient, durcissaient, à l'exception de celui de Liam. L'homme au-dessus de lui jouit dans sa bouche, contracta ses sphincters et déclencha des orgasmes en cascades. Lentement, ils se désenboîtaient les uns des autres, se rhabillaient.

Les spectateurs se dispersaient. Liam sortit du bar à quinze heures trente. Son anus le faisait souffrir, mais ici personne ne lui reprochait de ne pas bander.